Sources et méthodes de l'histoire des relations internationales dans l'europe médiévale

Stéphane Péquignot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1006>

DOI : 10.4000/ashp.1006

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 192-195

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Stéphane Péquignot, « Sources et méthodes de l'histoire des relations internationales dans l'europe médiévale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1006> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1006>

SOURCES ET MÉTHODES DE L'HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES DANS L'EUROPE MÉDIÉVALE

Maître de conférences : M. Stéphane PÉQUIGNOT

Programme de l'année 2008-2009 : I. *Les diplomaties médiévales occidentales : approches historiographiques*. — II. *Archives, correspondances et délibérations diplomatiques dans l'Occident méditerranéen (XII^e-XV^e siècles)*.

I. *Les diplomaties médiévales occidentales : approches historiographiques*

La première partie du séminaire a d'abord été consacrée à l'étude de la figure de l'ambassadeur dans les miroirs des princes occidentaux. Un bilan bibliographique a rappelé combien les *specula* médiévaux constituent des « œuvres [...] généralement composites » (F. Lachaud et L. Scordia, *Le prince au miroir de la littérature politique de l'Antiquité aux Lumières*, 2007) et forment un « genre hybride » (U. Graßnick, *Ratgeber des Königs. Fürstenspiegel und Herrscherideal im spätmittelalterlichen England*, 2004). Il a de ce fait paru préférable de ne pas se restreindre à la liste classique établie par W. Berges (*Die Fürstenspiegel des hohen und späten Mittelalters*, 1938), et d'élargir l'enquête à l'ensemble des textes qui, depuis les Carolingiens jusqu'à la fin du xiv^e siècle, sous des modalités variées mais toujours à des fins d'éducation ou de conseil, établissent des modèles de comportement souverain. Plus de cinquante œuvres éditées choisies selon ce critère ont ainsi pu être examinées. Un intérêt particulier a été porté à la péninsule Ibérique, qui recèle un vaste corpus spéculaire dont les contours et la dynamique générale ont déjà été explorés par J. M. Nieto Soria, « Les miroirs des princes dans l'historiographie espagnole », dans A. de Benedictis, *Specula principum*, 1999, p. 193-207 ; A. Rucquoi et H. Bizzarri, « Los espejos de príncipes en Castilla : entre Oriente y Occidente », *Cuadernos de Historia de España*, 79/1, 2005, p. 7-30 ; et, enfin, par D. Nogales Rincón, « Los espejos de príncipes en Castilla (siglos XIII-XV) : un modelo literario de la realeza bajomedieval », *Medievalismo*, 16 (2006), p. 9-39.

Des analyses détaillées ont permis de situer les extraits les plus significatifs dans l'économie propre à chacune des œuvres concernées, avant que ne soient dégagées plusieurs phases dans la caractérisation des messagers et des ambassadeurs. En Occident, du haut Moyen Âge jusqu'au xiii^e siècle, plus tard encore dans la tradition inspirée par le *De regimine principum* de Gilles de Rome, les envoyés des rois demeurent longtemps absents des réflexions spéculaires. En revanche, les traductions ou les adaptations latines et vernaculaires du *Sirr al-Asrar* (le *Secretum Secretorum*) leur consacrent généralement un chapitre. Souvent influencées par ce texte à la diffusion manuscrite considérable, de nombreuses œuvres produites en péninsule Ibérique au xiii^e et au xiv^e siècles évoquent les ambassadeurs à travers des conseils ou des préceptes. Dans les *Siete Partidas* composées sous l'égide d'Alphonse X, un chapitre a pour but

explicite de déterminer « quels doivent être les envoyés du roi » (*quáles deben ser los mandaderos del rey [Segunda Partida, ley XXI, título IX]*). Ils font l'objet de plusieurs développements substantiels dans la *literatura sapiencial*, notamment dans les *Castigos* que le roi Sanche de Castille (r. 1284-1295) destine à son fils et successeur Ferdinand (le futur Ferdinand IV), dans les *Dichos de sabios en palabras breves e complidas*, et dans plusieurs passages du *Rimado de Palacio* rédigé par le chancelier Pedro López de Ayala. Le frère franciscain Juan Gil de Zamora et Ramon Llull s'attardent également sur les messagers et les ambassadeurs, le premier dans le cadre de louanges à l'*Hispania* (*De preconiiis Hispaniae*), le second au sein d'une fable à portée politique (*Llibre de les bèsties*). Dans l'ensemble, le déroulement même des ambassades est rarement exposé de façon concrète, tandis que les compétences oratoires, la capacité à préserver le secret ou bien encore la faculté à s'accorder sont parfois, mais pas toujours, jugées nécessaires pour faire de bons *nuncii*. Un point commun réunit néanmoins ces considérations en apparence disparates : écrire sur le *nuncius*, le *mis-satge*, le *mandadero* ou l'*embajador* consiste essentiellement à préciser les modalités d'une représentation adéquate du roi ou du prince, à apaiser d'avance par le verbe et le conseil les craintes que pourrait susciter une charge aussi nécessaire que difficilement contrôlable à distance. Longtemps pensés dans le groupe indifférencié des envoyés ou des messagers, les ambassadeurs ne sont pas conçus en figures autonomes, mais en tant que porteurs de la voix, de la parole, de l'ordre, des vertus, de la personne même de leur mandataire. Le travail mené en séminaire a par conséquent mis en évidence la proximité à cet égard des textes spéculaires avec les conceptions dominantes en droit sur des *nuncii* dépourvus d'une personnalité juridique propre. Les réflexions qu'ils suscitent visent dans le corpus étudié à élaborer et à proposer un modèle de comportement royal permettant de choisir, d'envoyer, de recevoir et de contrôler à bon escient les ambassadeurs, pas à coucher par écrit des maximes que ceux-ci devraient eux-mêmes mettre en pratique.

Dans un second temps, on a procédé à un bilan comparé des études menées sur les diplomaties occidentales du xv^e siècle. Depuis le livre d'Otto Krauske (*Die Entwicklung der ständigen Diplomatie vom fünfzehnten Jahrhundert bis zu den Beschlüssen von 1815 und 1818*, 1885), plusieurs générations d'historiens ont souligné l'importance capitale de l'apparition des ambassadeurs résidents en Italie, fréquemment interprétée comme le signe manifeste du développement d'un type d'État propre au *Quattrocento*. Selon cette perspective classique, les ambassadeurs deviennent résidents pour soutenir un nouveau système de relations caractérisé par l'équilibre instable et le maintien de tensions permanentes entre des États indépendants (*balance of power*) ; la résidentia-lité se consolide car les *stati* italiens s'en saisissent comme d'un moyen pour se maintenir et s'accroître ; le principe serait ensuite adopté par les différents pays d'Europe à la fin du xv^e siècle et au xvi^e siècle, de l'Espagne des Rois Catholiques vers le nord, puis, progressivement, par tous les États de la planète (Garrett Mattingly, *Renaissance Diplomacy*, 1955). Or, plusieurs spécialistes de l'Italie ont largement remis en cause ce schéma capillaire assez univoque : l'idée d'une « nouvelle ère » et d'une rupture brutale avec la période antérieure n'emporte plus l'adhésion générale. Après avoir rappelé les conséquences d'un renouvellement historiographique marqué notamment, pour l'Italie, par les travaux de Riccardo Fubini et de Daniela Frigo, la prise en

considération des nombreuses études menées sur d'autres diplomaties occidentales a conduit à souligner également les effets contrastés de la résidentialité des ambassadeurs hors d'Italie au xv^e siècle. Le commentaire de plusieurs correspondances des *oratores* du duc de Milan Francesco Sforza auprès de Louis XI a servi à préciser ce point. Le Valois expose ainsi nettement un clivage essentiel à Alberico Malletta, qui réside à sa cour de 1463 à 1465 : « la coutume de France n'est pas semblable à celle d'Italie. Chez nous, avoir continûment un ambassadeur paraît le fait du soupçon et non pas du plein amour, et chez vous, c'est le contraire » ([en italien dans le texte de Malletta] B. de Mandrot, *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et Francesco Sforza*, 1919, doc. X, p. 126). Les résidents, perçus par leur mandataire comme des « ambassadeurs continus » (*ambasciatori continui*), sont en fait, dans la perspective de Louis XI et de ses pairs, « retenus » à leur cour par l'effet de leur seule volonté. La suspicion les entoure, mais on les tolère. Des ambassadeurs de Venise ou du duc de Milan effectuent par conséquent des séjours prolongés à la cour de l'empereur, dans celles de Bourgogne, d'Angleterre ou de France. À l'inverse, exceptés les Rois Catholiques, les souverains occidentaux recourent au xv^e siècle principalement à des missions *ad hoc*.

Après avoir mesuré l'impact de l'apparition des ambassadeurs résidents et les limites d'une expérience essentiellement italienne au xv^e siècle, on a dressé un panorama comparé des pratiques diplomatiques durant cette même période. L'accent a porté tout particulièrement sur quatre aspects étroitement imbriqués : les rencontres entre souverains (les « vues » ou *vistae*), les prescriptions juridiques relatives aux ambassadeurs (ces deux thèmes ont retenu récemment l'attention des chercheurs, cf. G. Schwedler, *Herrschartreffen des Spätmittelalters. Formen, Rituale, Wirkungen*, 2008 ; M. Kintzinger, « *Cum salvo conductu*. Geleit im westeuropäischen Spätmittelalter », dans R. C. Schwinges et K. Wriedt [éd.], *Gesandtschaftswesen und Botenwesen im spätmittelalterlichen Europa*, 2003, p. 313-364), les ambassadeurs et l'ambassade comme cadre commun d'expérience. Au terme d'un parcours qui a également requis l'analyse d'extraits de l'*Ambaxiatorum Brevilogus* de Bernard du Rosier et de passages des *Mémoires* de Philippe de Commines (livre II, chapitres VII et VIII), plusieurs caractéristiques générales des diplomaties occidentales au xv^e siècle ont pu être dégagées. Dans la continuité des siècles précédents, les ambassadeurs représentent des mandataires extrêmement divers grâce à une immunité qui leur est partout reconnue. En Occident, leur spécialisation et l'usage intensif d'écritures variées s'accroissent. En Italie, une pratique, une langue et un espace communs de la diplomatie se consolident avec les ambassades résidentes. De manière générale, la spécificité du travail diplomatique est plus clairement appréhendée. Mais, corrélativement, la conscience est partout manifeste de fortes différences dans les façons de négocier, les styles des cours et les conceptions en vigueur à l'étranger. Au-delà de ces usages communs, dans un monde irrémédiablement divers, la diplomatie reste cependant aussi un espace de rencontres vécues comme extraordinaires. Pratique de passage, de dépassement des frontières, les échanges diplomatiques favorisent en Occident la paix dans les discours et parfois la guerre dans les faits ; pour les Timourides ou les Ottomans, elles sont au service d'une entreprise de domination du *Dâr al-Islâm*, mais peuvent apporter une paix temporaire avec l'extérieur. La diplomatie s'avère donc au xv^e siècle un outil potentielle-

ment ambivalent de mise en relation entre des parties du monde qui n'interprètent pas nécessairement la portée de l'échange de façon identique.

II. Archives, correspondances et délibérations diplomatiques dans l'Occident méditerranéen (XIII^e-XV^e siècles)

Pour cette deuxième partie du séminaire, plus brève, il s'est agi d'examiner dans quelle mesure certains praticiens envisageaient au xv^e siècle la négociation comme un travail. Au cours d'une période à bien des égards expérimentale en ce domaine, les négociations ne sont pas seulement appréhendées par le vocabulaire du *tractar*, du *tractatus*, ou par celui de la parole et de la conversation, mais, parfois, désignées en usant de termes appartenant au champ lexical du travail. Dans quelle mesure ce phénomène permet-il alors d'incorporer la négociation dans l'ensemble des pratiques considérées comme légitimes par les pouvoirs qui y ont recours ? L'enquête a été engagée en examinant plusieurs dossiers documentaires : les rapports adressés par les représentants de la ville de Barcelone à leur mandataire, le *Consell de Cent*, alors qu'ils se trouvent à Naples auprès de leur roi, Alphonse le Magnanime (éd. J. M. Madurell Marimon, *Mensajeros barceloneses en la corte de Nápoles de Alfonso V de Aragón 1435-1458*, 1963) ; d'autre part, les échanges épistolaires, les instructions et les journaux d'ambassade produits à l'occasion d'une mission adressée en 1463-1464 au roi Louis XI par la *Generalitat* de Catalogne et le *Consell* de la ville de Barcelone, documents en partie publiés dans J. L. Madurell Marimon, « Embajada catalana a Luís XI (1463-1464). Notas para su estudio », *Boletín de la Real academia de Buenas Letras de Barcelona*, 1967-1968, XXXII. L'analyse des mots et des conceptions de la négociation dans ces textes a tout d'abord révélé une distinction importante : les conversations des ambassadeurs de la ville avec les monarques restent pensées dans le registre de la formulation d'une supplique visant à l'obtention d'une grâce, mais un *treball* (« travail ») supplémentaire est souvent jugé nécessaire par les protagonistes pour aboutir. Le vocabulaire du travail permet ainsi de décrire des actes de négociation de façon tantôt elliptique, tantôt très concrète. *Treballar* des Catalans parfois proche du *mercadejar* (« marchander »), *pratica* des Italiens, « besogne » des Français : autant de façons de mettre en mots une pratique très fréquente, dont on cherche alors à cerner les contours. L'analyse en contexte de cette terminologie variée et couramment utilisée au sein de métaphores maritimes ou commerciales a alors abouti à formuler des considérations plus générales sur la pluralité des conceptions de la négociation en vigueur au xv^e siècle dans l'Occident méditerranéen.